

FRANC ET LIBRE DISCOVRS, OV ADVIS AVX DEPVTEZ des trois Eſtats, pour la Reformation d'iceux.

Par B. L. D. l'vn des Eſleus pour le tiers Eſtat.



A PARIS,

De l'Imprimerie d'ANTHOINE DV BRVEIL, entre le Pont S. Michel, & la ruë de la Harpe, à l'Eſtoille couronnée,

M. DC. XIV.



A MONSEIGNEVR *HENRY DE MESMES,*

Seigneur d'Irual, Conſeiller du Roy en ſes Cõſeils d'Eſtat & priué, & Lieutenant Ciuil de la Ville, Preuoſté, & Vicomté de Paris.

MONSEIGNEVR,

Voicy vn Diſcours, que i'ay formé de diuerſes pieces, rapportées par des grands Perſonnages de noſtre Frãce. Ce ſõt des aduis tirez de leurs eſcolles, & des inſtructions puiſées dans leurs eſ-

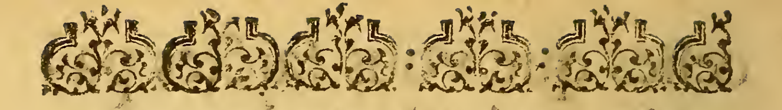
crits, & adreſſées à ceux qui ſont les principaux membres de ce grād corps de l'Eſtat, entre leſquels vous tenez vn des premiers rangs. Ie les ay joinctes enſemble, pour les mōtrer au public, comme Appelle faiſoit ſes Tableaux. Elles propoſent vn ſalaire aux bons, & vne eternelle infamie aux meſchans. Voſtre belle ame, dont les penibles trauaux ne viſent qu'au bien de la patrie, y verra des merueilles de la Iuſtice, qui ne peuuent eſtre plus grandes, que

celles que vous faictes paroiſtre en la fleur de voſtre âge. Vous les obligerez infiniment, Monſeigneur, s'il vous plaiſt de leur donner vn ſauf-conduict, afin que l'honneur de ſe faire voir leur demeure, & à moy le deſir d'eſtre à iamais.

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & treſ-obeyſſant ſeruiteur.

B. L. D.

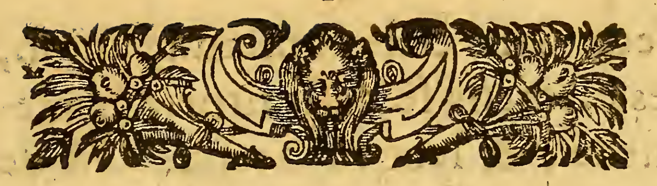


L'AVTEVR AV Lecteur.

AMy Lecteur, lors que l'on m'a fait cét honneur de m'eslire, quoy qu'incapable pour me treuuer en ceste honnorable assemblee de la tenuë des Estats, en ceste ville de Paris, ie me suis aduisé de dresser vn formulaire de ce qui fut proposé en pareille occurrence, tant en la ville d'Orleans, qu'en plusieurs autres lieux de la France, pendãt le bas âge de nos feus Roys, par les plus signalez personnages de leur temps & du nostre, ce que i'ay bien voulu faire voir au public. C'est pourquoy ie te fais part de cét eschantillon de ma bonne volonté en ton endroit, que i'augmenteray auec vn grand contentement, si ie recognois qu'elle te soit agreable. Adieu.

EXTRAICT DE LA Permiſsion.

SViuant la Requeſte, preſentee par Anthoine du Breuil, Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, qui luy a eſté reſponduë & ſignee ce 12. de Nouembre, portant deffence à tous Libraires, Imprimeurs, Colporteurs, & autres, d'Imprimer, ou faire Imprimer le preſent diſcours, à peine de cent liures d'amande, & confiſcatiõ des Exemplaires, comme plus à plein eſt contenu & declaré à l'Original.



FRANC ET LIBRE DISCOVRS OV

ADVIS AVX DEPVTEZ des trois Estats, pour la Reformation d'iceux.

IL n'est point d'Estat, si ferme soit-il, qui puisse long temps subsister, si l'ordre ne le maintient. En la Nature toutes choses seroient esteintes au poinct qu'elles verroient la lumiere, si par vne temperature bien ordonnée, que Platon nomme l'ame de l'Vniuers, elles n'agissoient à la conseruation de leur es-

pece. Sans ceste commune vnion, les Elemens se destruiroient pesle-mesle, & leur ruyne naistroit de leur confusion. Les corps mesme qui en sont composez, treuueroiét vne sortie à l'entrée de leur naissence, si bien que tous les alimens necessaires à la vie, leur venant à mã-quer, ils tendroient à la corruptiõ. Que si l'ordre est si necessaire au corps des mortels, il l'est aussi par consequent au Politique, puis que les hommes en sont les membres principaux, que les Anciens ont diuisez en trois rangs, comme le remarque vn bel esprit, quand il dict.

SIRE, *les Anciens entre tant d'autres choses,*
Qui sont en leurs escrits diuinement encloses,
Trois genres nous ont faict de tout gouuernemẽt
Lesquels ils ont nommés de ce qui proprement,
Conuenoit à chacun; le premier populaire, (re.
Pource que tout passoit par les mains du vulgai-

Democratie.

Le second, Seigneurie, où plus estoient prisez,
Ceux que le peuple auoit le plus authorisez,
Le tiers ils ont nommé ceste vnique puissance,
Par laquelle à vn seul, tous font obeyssance.

Aristocratie.

Monarchie.

Ce sont les parolles, que ce grãd Oracle de nostre France Ioachim du Bellay a dressé au Roy en la tenuë de ses Estats d'Orleans, pour montrer que les plus beaux esprits, qui comme des Phenix, vniques en leur espece, conseruent leur memoire encore entiere dans les cendres de l'Antiquité, ont de tout temps appuyé l'Edifice d'vn bon gouuernement, sur trois principales colomnes. Et certes il est hors de doute, que ce nombre de trois, qui nous est figuré par le cube, tousiours ferme, & semblable à soy-mesme, est si mysterieux & si grand, qu'il comprend en soy des choses, qui sont incomprehensibles aux iugemens des mortels.

C'eſt vn ſacré Symbole de l'Eternité, plus beau que le Septenaire des Pytagoriens, & vne claire medaille, où la pieté, la Force, & la Iuſtice, eſtincellent de toutes parts, mieux que les Eſtoilles au Firmament.

Ces trois vertus, Meſſieurs, ſont les Hieroglyphes, & les Synoſures de ceſte aſſemblée generalle, qui ſe faict au cœur de la France, où vous eſtes ce que les Pilotes ſõt au vaiſſeau, lors qu'eſtans demarez du riuage, ils hauſſent les voiles, eſquiuēt les eſcueils, oppoſent les voilles au caprice des vents; & le tout pour aborder au port, & pour y attacher la commende. Par la pieté eſt figuré le Clergé, principal arcboutant de l'Egliſe de Dieu, par la Force la Nobleſſe, qui eſt le nerf du Royaume; & par la Iuſtice, le tiers Eſtat, Aſile ſacré des ſainctes loix.

Les Historiens, ont mis entre les merueilles du monde, les Pyramides d'Egypte, & le Temple de Diane Ephesienne, ouurages inimitables & beaux. Peut-on rien voir de plus admirable que des Prelats, qui s'acquittent dignement de leur charge; & qui logent la vertu en leur face; la grauité sur leur front; la modestie en leurs yeux, la prudence en leurs discours, la sagesse en leurs maintien, & le zele en toutes leurs actions, qui sont les pierres trangulaires de ce grand bastiment de l'Eglise. Que peut-on s'imaginer de plus admirable, que de leur voir mespriser les vanitez passageres, & fouler aux pieds l'hō-neur perissable du monde, parmy les honneurs & les dignitez, où ils sont esleuez. C'est ce que dict P. de Ronsard, parlant à ce grād Cardinal de Lorraine, l'vn des grands

Prelats de ſon temps.

C'eſt peu de cas, Prelat, de cét hōneur mōdain,
Qui pluſtoſt que le vent, du iour au l'endemain
S'enfuit, & longuemēt ne ſejourne noſtre hoſte,
Car vn iour nous le donne, & l'autre iour nous
l'oſte.

Mais comme la loüange, & la proſperité couronnent les actions de ceux-cy; de meſme la reproche, & l'ignominie, accompagnét ceux qui faiſás le cótraire, & ſe forlignás du deuoir, perdent par leur mauuais exemple, ceux qu'ils deuroient attirer en admiration, par vne ſainćte vie. Que s'il eſt ainſi, que les clartez ſont plus remarquables aux hautes Tours erigeés aux ports de Mer, pour la commodité de ceux qui nauigent, que non pas à la hune des petits vaiſſeaux; que ne conſiderent-il (eux qui ſont les lumieres, & le ſel en la Mer de ce móde,)

que les yeux du peuple, qui veille ſur leurs actions ſont plus clair-voyans, que ceux qui ſont attribuez par les Poëtes au fabuleux Argus, ou par les Naturaliſtes au Linx, & que ne pratiquent-ils, ce que le meſme Poëte leur remontre en ces vers.

Ronſard.

Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires deſpoüillés;
Soyez de la vertu, non de ſoye habillés,
Ayez chaſte le corps, ſimple la conſcience,
Soit de nuict, ſoit de iour, apprenez la ſcience,
Gardez entre le peuple une humble dignité,
Et ioignez la douceur, auec la grauité.
Allez faire la Cour à vos pauures Ouailles;
Faictes que voſtre voix entre par leurs oreilles,
Tirez vous pres du Parc, & ne laiſſez entrer,
Le Loup en voſtre clos, faute de vous monſtrer.

Les Téples des Egyptiens, eſmerueillables en leurs Edifices, mais pl⁹ admirables encore en leurs ſecrets myſterieux, eſtoiét embellis d'em-

blemes capables d'arrester les yeux, & les esprits des plus curieux. Par l'Abeille ils representoient le Chef, & le bon Pasteur, auquel la vigilēce est recommendée dans la saincte Escriture, soubs la figure de ceste verge, qui auoit vn œil en son extremité ; & qui doit conduire son troupeau, plus par la douceur, que par la seuerité. Qu'il se resouuienne de ces belles paroles d'vn ancien Empereur, que c'est le propre du bon Pasteur de tondre son troupeau, non de l'escorcher. Ou bien si la nonchalence & la malice l'empeschent de les mettre en pratique, qu'il s'asseure d'encourir ceste reproche, que luy faict du Bellay en ses Estats.

Tu te nōme Pasteur, toy qui n'as soing ne cure,
De tes pauures Berbis, ny de leur nourriture,
Qui ne les vois iamais, ou bien si tu les vois,

Ce n'est

Ce n'est pas en vn an, à grand' peine deux fois:
C'est par forme d'aquit, ou pour tondre la laine
De ton pauure troupeau, qui nourrit par sa peine,
Ta noble oysiueté, ton vice & ton plaisir,
Et pour rassasier ton auare desir.

Si vn Prince a baillé la garde d'vne place
A quelque Capitaine, esperant qu'il y face,
Son deuoir, & que là y doiue demeurer,
Pour de ses ennemis la frontiere asseurer:
Et qu'ailleurs cependant Monsieur le Capitaine
Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine,
Se voise pourmener, & que les ennemis
Surprennent le chasteau en sa garde commis:
Doit il estre excusé? encore moins d'excuse
Le Prelat qui du nom de son office abuse:
Abandonnant aux Loups par paresse & mespris
Le troupeau delaissé qu'en sa garde auoit pris:
Et qu'à la foy d'autruy cõmettre il n'a point hõte,
Luy qui au grand Pasteur, vn iour en rendra cõ-
pte.

Iadis les bõs Prelats, qui du troupeau de Dieu
Estoient les vrais Pasteurs, residoient sur le lieu,
Cognoissant leurs brebis, & faisans la reueuë,
Et soigneux les gardoiẽt, sans les perdre de veuë.
Maintenãt leur demeure est à la Cour des Roys,
Où ils ont plus de train, de cheuaux & harnois,
Que les plus grands Seigneurs, & leurs tables
friandes,

Surmontent l'apareil des Persiques viandes.

Ie ne pense pas, que par le siecle de Saturne les Poëtes (qui cachent toujours le suc de leurs conceptiōs sous l'escorce,) n'ayent voulu dire, que l'aage d'vn peuple est tel, que le font ceux qui le conduisent, sçauoir, ou d'or, ou de fer. D'où vient que l'vn d'entr'eux feint, que du temps du Pasteur Aristée, les Autels de Pan estoient tousiours chargez de victimes & de dōs qu'ō luy faisoit, pour recognoissance des grands biens qu'ils receuoient du Ciel, par l'industrie de ce Pasteur, soubs lequel la terre portoit d'elle mesme, sans estre cultiuée par le Laboureur. Les chesnes distilloient du miel, les fleuues du Nectar & du laict, en vn pays où le prin-temps estoit eternel, où les mignardes haleines des Zephirs,

embâmoient l'air, où les fleurs esmailloient les champs en tout tẽps, & où les arbres ne despoüilloient iamais la verdure qu'ils auoient prise vne fois. L'innocence & l'équité s'entretenoient en ce lieu, & bref toutes les vertus iointes ensemble, n'auoient point de plus agreable demeure que celle-là. Mais depuis que le Pasteur Aristée abandonna ce pays, de fleurissant, & riche qu'il estoit parauant, il fut rendu tout desert en biens, & fecond en miseres. La terre s'y joncha de chardõs & d'espines ; l'Hyuer s'y alla camper, comme en son lieu naturel; les frimats, les glaces, & les broüillards le suyuirent, accompagnez de l'horreur, de la discorde, de la colere, & de telles autres furies, q̃ choisirent ceste Contrée, pour s'y habiter. Alors les hommes commencerent d'estre Loups aux hommes ; &

de s'entremenger par leurs diuisions. Les Peres furent odieux aux enfans ; & les freres ennemis iurez de leurs semblables. Voyla ce que les Poëtes ont feint des malheurs, qui s'ensuiuoient de l'absence du Pasteur Aristée, que ses yeux transformoient en felicitez, aux lieux où ils esclairoient. Que si nous approprions ceste feinte à nostre subject, nous treuuerons que par ce beau nom d'Aristée, est entendu le deuot Prelat, la presence duquel est plus delicieuse à son troupeau, que ne sont les fleurs aux abeilles, comme par vn contraire, il n'est rié qui aporte plus de desordre à ses cósolatiós, que faict son esloignemét.

Si la veuë de ce bon Pasteur est necessaire à la conseruation de son troupeau, la preséce d'vn Seigneur de marque & d'authorité, ne l'est pas moins à la defence de ses sub-

jets. Ce qui doit eſtre grandement recommendable à la Nobleſſe, laquelle ſe conſidere en trois manieres, & par trois differantes ſortes de viure, comme le remarque vn Poëte François.

Nous voyons auiourd'huy trois ſortes de Nobleſſe,
L'vn, aux armes s'adonne, & l'autre s'appareſſe
Cagnarde en ſa maiſon, l'autre hante la Court,
Et apres la faueur ambitieuſe court.
Le guerrier inſolent veut quereller & batre,
Le caſanier plaideur, par procez veut debatre,
Et le mignon de court, pour croiſtre ſa maiſon,
S'arme de ſa faueur contre droit & raiſon.

Toutes ces diuerſes affections, ne recognoiſſẽt point d'autre ſource, que celle de l'opinion, en laquelle vn chacun ſe flatte, pour le rang qu'il eſtime luy eſtre deu pour ſon merite, & pour ſa valeur. Et c'eſt d'où pullulent tant de diuiſiõs

& d'inimitiez, qui naissent de ceste Hydre à cent testes, côme dit Ronsard en sa remonstrance au peuple François.

La seule opinion faict les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renuerse les grans villes.
Les couronnes des Roys, les polices ciuiles,
Et apres que le peuple est soubs elle abatu,
Lors le vice & l'erreur surmonte la vertu.
Elle a les pieds de vent, & dessus les aisselles,
Comme vn monstre emplumé elle porte des ailes
Elle à la bouche grande, & cent langues dedãs:
Sa poitrine est de plomb, ses yeux promps & ardans,
Tout son chef est de verre, & a pour compagnie,
La ieunesse & l'erreur, l'orgueil & la manie.

Aussi dict-on, que ce monstre fut conçeu par la presomption, qui est l'ordinaire côpagne de ces courages, qui se fondans plustost sur leur extraction, que sur la vertu, se contentent de participer au lustre

de leur maiſon, ſans ſe trauailler beaucoup, pour en redoubler l'eſclat. C'eſt ce que dict encore le meſme.

On dict que Iupiter faſché contre la race,
Des hommes, qui vouloient, par curieuſe audace
Enuoyer leurs raiſons iuſqu'au ciel pour ſçauoir,
Les hauts ſecrets diuins, que l'homme ne doit voir:
Vn iour eſtant gaillard choiſit pour ſon amie,
Dame Preſumption, la trouuant endormie,
Au pied du mont Olimpe, & la baiſant ſoudain,
Conçeut l'opinion, peſte du genre humain:
Cuider en fut nourrice, & fut miſe à l'eſcolle,
D'orgueil, de fantaſie, & de ieuneſſe folle.

A quoy il adjouſte, parlant de la Nobleſſe & de ſes qualitez, ces beaux vers adreſſez à Monſeigneur le Cardinal de Lorraine.

———————— Car la pompeuſe race,
Les perles, les ayeux, les ſeptres, & la maſſe,
Des monſtrueux palais, qui s'eſleuent ſi haut,

Ne font pas la Noblesse, où la vertu deffaut,
Ny la vielle medaille en roüille consumee,
Ny les tableaux reclus tous noircis de fumee,
Ny les pourtraicts moisis des antiques ayeux,
Ia par l'aage ecourtez & d'oreilles & d'yeux:
C'est la seule vertu qui donne la Noblesse,
Ceste vertu qui est la Royne & la Princesse,
De toute chose nee, & à laquelle on doit
Venir, en trauaillant par le chemin estroit,
Espineux & fascheux, où peu de gens arriuent,
Car le trac de vertu bien peu de gens ensuyuent.

Ioachim du Bellay en dict de mesme, en ses trois Estats de la Frãce, parlant de la Noblesse, qui s'acquiert par l'honnorable exercice des armes.

La vertu que chacun s'aquiert par nourriture,
Doit estre au noble seul aquise par nature:
Ie mets le vieil Soldat, & tous ceux-là qui font
Aux armes leur deuoir, au rang de ceux qui sont
Les plus nobles du sang: car la vertu guerriere,
A l'antique Noblesse est la source premiere,
Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,

Qui ne peuuent donner les vrays titres d'honneur.

Auſſi eſt-ce la verité, que tout ce qu'on peut s'imaginer de grand & de beau dans le monde, ſe retreuue en la Nobleſſe, à qui la vertu ſe ioinct, ainſi que la Calamithe au fer. Vn gentil-homme vertueux ſouſtenu par ceſte Deeſſe, s'eſleue par ſes genereuſes actiõs, plus haut que les nuës, où il ſe plaiſt, comme en ſon Element, dedaignent les choſes terreſtres & baſſes, ſemblable à cét Oyſeau, qui ne ſe repaiſt que de la roſee du Ciel, & qui ne touche iamais la terre durant ſa vie. La douceur & la Courtoiſie ſont les vrays rejettons de ſa Nobleſſe, & ſon Roy le Soleil, vers lequel ſes deſſains ſe tournent touſiours à l'imitation de l'Oeliotropion. Il le reuere comme l'Oinct de Dieu, &

le ſeruice qu'il luy rend par les loix du deuoir le faict aymer luy meſme de tout le peuple.

Qui faict honneur aux Roys, il faict honneur
à Dieu,
Les Princes & les Roys tiennent le plus grand
lieu,
Apres la Deïté; & qui reuere encore,
Les ſeruiteurs du Roy, le Roy meſme il honnore.

Mais comme les choſes du mõde, ne peuuent ſubſiſter ſans vn ſecours mutuel, qu'elles ſe donnẽt l'vne à l'autre, ainſi la Nobleſſe doit auoir la Iuſtice pour ſon principal ſouſtien, ſi elle ſe veut maintenir. C'eſt elle qui rend les Citez Fleuriſſantes, les peuples obeyſſans, les Eſtats tranquilles, & les Royaumes heureux. Sans elle la verité n'auroit point de rang, l'honneur point de ſiege, ny la Paix point de lieu. Car

la Iuſtice & la Paix s'entre-baiſent, & ſe font l'amour. C'eſt elle qui debroüille le Chaos du deſordre, eſtouffant les diuiſions en leur naiſſance, & qui ſe faict recognoiſtre, pour l'Image de Dieu çà-bas en terre. Et de verité ſes loix ſont toutes diuines, & ſes effects autant de miracles, que Ronſard a deſcrits ainſi.

Dieu tranſmit la Iuſtice en l'aage d'or ça-bas,
Quand le peuple innocent encor' ne viuoit pas,
Comme il faict en peché: ceſte ſaincte Deeſſe,
S'apparoiſſoit au peuple, & ne fuioit la preſſe,
Les preſchoit & prioit, d'euiter la malice,
Et de garder entr'eux vne ſaincte Police,
Fuir procez, debats, querelle, inimitié,
Et d'aymer charité, paix, concorde, & pitié,
Ce qu'il gardoit de gré: mais toute choſe paſſe,
Et rien ferme ne dure en ceſte terre baſſe.
Par Iuſtice le Roy, ſur le peuple a puiſſance,
Et le peuple, ſon ſerf, luy rend obeyſſance,
Elle nous a montré comme il faut adorer,
Le ſeul Dieu, eternel, comme il faut honnorer,
Pere, mere, parens, & quelle reuerence,

On doit aux morts, de peur de troubler le silence.
Dieu qui le Ciel habite, a tousiours en soucy,
Ceux qui ayment Iustice, & qui la font aussi,
Et tousiours en honneur fleurissent leurs enfans
Et ne meurent iamais qu'assoupis de vieux ans.
Mais ce Dieu tout puissant, iamais son cœur n'apaise,
Contre celuy qui faict la Iustice mauuaise,
Qui par argent la vend, & qui corrompt, malin
Le bon droict de la veufue, & du pauure Orphelin,
Il luy garde tousiours vne dure vengence,
Qui lante pas à pas, talonne son offence:
Car Dieu sur les Palais, s'assied pour le refuge,
Des pauures, d'où son œil remarque le bon iuge,
Pour le recompenser selon qu'il a bien faict,
Et le faux Iuge; afin de punir son mesfaict.

Le Iuge incorruptible, est vn Rocher immuable, que toute les vagues du monde ne peuuent esbranler contre l'equité. Il a les yeux bandez, pour n'auoir non plus desgard à la condition de Crœsus, qu'à celle du mendiant Irus. Les menaces des grands; les reuers de for-

tune; les disgraces du temps, les embusches des meschans, ny les espées des assassins, ne sont pas capables de le faire fleschir soubs quelque iniustice. Il porte en main vn glaiue qui assomme les monstres, comme la massuë d'Hercule, & vne balence, où le bien & le mal est pesé. Le sourcil d'vn plus grand que soy ne le faict iamais trembler, & quelque orage que ce soit, n'empesche pas qu'il ne fleurisse anisi que la palme, taschant de tout son possible, de cófirmer par les effects, la verité de ces paroles.

Il faut, sans auoir peur des Princes, ny des Roys,
Tenir droit la balance, & ne trahir les loix,
De Dieu, qui sur les faicts des Iustices prend garde,
Et aßis au sommet des Citez nous regarde,
Il perçe nos maisons de son œil tout-voyant,
Et grand Iuge, il cognoist le Iuge fouruoyant,

Par presens alleché, ou celuy qui par crainte,
Corrompt la Majesté de la Iustice saincte.

Le centre de ses intentions, c'est de s'acquitter de la dignité, ou il à pleu à Dieu l'esleuer, & de recognoistre que ce sera luy qui le iugera, selon qu'il aura iugé les autres. Les faueurs ne sont point assez fortes, pour l'emporter au de-là du deuoir; & ce qu'il cherit le plus, c'est de rapporter tous ses trauaux au bié de son Prince, soubs la Iustice, duquel les Estats ne peuuent manquer de fleurir. Car comme a fort bien dict du Bellay.

Ainsi qu'au corps humain la benigne nature,
Par les membres depart sa propre nourriture,
Autant que luy en faut, sans permettre que l'vn
Sur l'autre vsurpe rien de l'aliment commun,
Ainsi le Prince doit, d'vne mesme prudence,
Maintenir ses Estats, gardant que la substence,

De l'vn ne passe en l'autre, afin qu'esgallement,
Le corps vniuersel ait son nourrissement,
Et que pour estre trop, l'vn des membres enorme,
L'autre ne perde aussi sa naturelle forme.

Et au mesme endroit il adjouste, pour montrer qu'il faut qu'vn bon Prince soit l'ame de la Iustice, & son premier Ciel, qui donne mouuement à tous les autres.

Vn bon Roy doit sur tout maintenir la Iustice,
Comme celle qui tient chacun en son office,
Qui faict regner les Roys, qui leur Sceptre soustient,
Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.
La Iustice doit estre au grands Roys venerable,
Comme celle qui sied au lieu plus honnorable,
Aupres de Iupiter, & d'vne iuste main,
Balence esgallement les faits du genre humain.

Car comme en vn bastiment, les fondemens sont si necessaires,

que ſans eux il ne peut ſubſiſter; Ainſi ce diuin edifice de la Iuſtice, ſe maintient contre toutes ſortes d'orages ſur l'authorité d'vn bon Prince, ſi bien qu'eſtant ſouſtenu d'vn ſi ferme appuy, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit de durée. C'eſt ce que dict encore Ronſard en ſon Hymne de la Iuſtice.

Si vn Roy a vouloir que ſon regne proſpere,
Il faut qu'il craigne Dieu. Le Prince qui reuere,
Dieu, Iuſtice, & la Loy vit touſiours fleuriſſant,
Et touſiours voit ſoubs luy ſon peuple obeyſſant,
Son ennemy le craint, & s'il leue vne armee,
Touſiours ſera veincœur, & la Fame emplumee,
Viuant bruira ſon nom, & le peuple en tout lieu,
Apres qu'il ſera mort, l'auoüra pour vn Dieu.

Ceſte verité eſt ſi manifeſte, qu'il ne faut pas douter, que ſi les Poëtes ont iamais donné des aiſles à la Renommée, ça eſté pour luy faire publier

blier par toute la terre, les loüanges d'vn Prince iuste. Tellement que s'il faut aduoüer, que la valeur & la prudence, sont deux grandes vertus en vn Roy, il est croyable, que la Iustice les esleue toutes deux au plus haut degré de la gloire, pourueu que la clemēce y soit iointe, sans laquelle toutes ces qualitez seroient sans effect.

Quand vn Prince en grandeur passeroit tous les Dieux,
S'il n'est doux & benin, courtois & gracieux,
Humain facile, honneste, affable & debonnaire,
Il ne gaigne iamais le cœur du populaire.
Vn Roy ne peut auoir à son commandement,
De ses propres subjects, que le corps seulement,
Nous luy deuons cela soit par zele ou par crainte
Mais il n'est pas seigneur de nos cœurs par contrainte,
S'il veut estre le Roy des cœurs comme des corps,
Il faut les aquerir par douceur, & alors,
Il aura cœur & corps de toute sa prouince,

Tant l'honneste douceur est seante à vn Prince.

Ceste clemence se faict principallement paroistre, en rendant le droict à vn chacun, quand les occasions le requierét, sans vser de retardement ny d'excuse pour tromper l'innocent. Ce sont les Carybdes, ordinaires où chocque la conscience de ces Oyseaux de Phinee.

——— *dont l'vn soustient tout droit,*
Droit contre tort, l'autre tort contre droit,
Et bien souuent par cautelle subtile,
Tort bien mené, rend bon droit in vtile.

C'est en la mer de leurs subtilitez & cautelles, où faict naufrage le droict des pauures, auec pl⁹ de violence que les vaisseaux qui se brisét contre les escueils. Leurs iuentions que sont elles autre chose, que ces Seirenes d'Homere, dont la voix attire à leur ruyne, ceux qui s'arre-

ſtent à les eſcouter. Et neantmoins il ſe treuue bien peu d'Vlyſſes, qui ſe puiſſent boucher l'oreille contre leurs charmes.

Sãg-ſuës du groſſier populaire, qui luy ouurent la veine, non pour le guerir du mal qui l'afflige, mais pour en humer le ſang encore tout chaud; plus cruels que ces peuples de Tartarie, qui ſe cõtentẽt de boire celuy de leurs Cheuaux, non de leurs Compatriotes. Ie parle à ceux d'ont les langues affilées contre l'Equité, prophanent vn lieu ſainct & ſacré, taſchans d'en faire vne place publique, pour y authoriſer leurs menſonges.

Là les plus grands, les plus petis deſtruiſent,
Là les petis peu où point aux grands nuiſent,
Là treuue t'on façon de prolonger,
Ce qui ſe doit & ſe peut abreger.
Là ſans argent pauureté n'a raiſon,
Là ſe deſtruict mainte bonne maiſon,

Là biens sans cause en causes se dependent,
Là les causeurs les causes s'entreuendent,
Là en public on manifeste & dit,
La mauuaistié de ce monde mandit,
Qui ne sçauroit soubs bonne conscience
Viure deux iours en paix & pacience.

Telles personnes se laissent cómender à deux grandes imperfections, qui sont, vne felonnie plus que barbare enuers le prochain, & vne conuoitise dereglée d'en auoir à quelque pris que ce soit. Ces vices, Peres de la honte & de l'infamie, sont les Furies dont parle Isidore, qui les mettent si auant dans le chemin de leur perte, qu'elles ne leur donnent pas seulement loisir de prendre garde, si en ce qu'ils fót leur honneur, & leur vie n'y courét point de hazard. Car elles troublét tousiours le repos de leurs ames, & ne cessent de les poursuiure, non

auec des torches adentes, ainſi que les fables nous les figurent, mais par des Syndereſes ſecrettes, qui ſont les geſnes & les ſupplices de leurs conſciences.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux, qui n'ayans point d'autre but en leurs actions que l'obſeruation des commendemens de Dieu ſouuerain Iuge, prennent en main la cauſe des Innocens, foulent aux pieds les faueurs du monde, & ne font iamais rien qu'ils n'ayent pour modelles principaux les ſainctes loix, ſçachans bien que ſans elles,

Le penible marchand brulant en ſa pratique,
Aux pays eſtrangers ne feroit la trafique,
Nul pourroit voyager: touſiours en crainte &
peur,
Seroit le pelerin pour le guet du voleur.
Le courbé Laboureur quitteroit ſa charuë,
Craignant que ſur les ſiens le plus fort ne ſe ruë,
Les ſciences & arts n'auroient aucun pouuoir,

L'homme robuste seul voudroit tous biens auoir.
Brief si on mesprisoit les ordonnances sainctes,
Des foibles on n'orroit que clameurs & complaintes,
On n'orroit que debats, que sanglants homicides
Que trõpeurs d'Orphelins, & cruels parricides,
Pour le tout abreger nul en seurté seroit,
Sans le secours des loix, & sans le diuin droit.
Comme le corps humain n'a point de mouuemẽt
Sans le diuin esprit qui donne sentiment:
Aussi vne cité sans ceste loy diuine
Sur le peuple inconstant & errant ne domine.

Ce sont ces prudens Catons, dont les penibles veilles maintiennẽt la Iustice tousiours en vigueur, & qui ne se lassẽt point de trauailler pour le bien du public. D'où vient que l'eternité, qui ne laisse iamais aller sans quelque salaire, ceux qui la cerchent se donne entierement à eux. C'est elle qui les esleue en honneur, elle qui les reuere pour leur grande equité, & fi-

nallement elle qui les fait combler de benedictions, par la bouche de tout vn peuple, pour leurs actions heroïques & vertueuses, qui les rendét recommendables par tout.

Leur vertu ne se peut en nul lieu enfermer.
Elle a le dos ailé, elle passe la mer,
Elle s'en vole au ciel, elle marche sur terre,
Viste comme vn esclair messager du tonnerre,
Et comme vn tourbillon qui soudain s'esleuant,
Erre de fleuue en fleuue, & annonce le vent,
Ainsi de peuple en peuple elle court par le monde,
De ce grand vniuers hostesse vagabonde.

Ils ne veulent point que ceste Deesse, (i'entends la vertu) leur donne aucun autre salaire que soy-mesme, ny autre support que le sié. Et neantmoins n'estant iamais ingrate à ceux qui la seruent, elle surhausse leur merite aux charges plus honnorables, comme le remarque vn grand Poëte.

La Vertu fait asseoir ceste troupe hõnoree
Sur les bancs que tu vois en la Chambre doree,
Et si lon bannissoit l'honneur auec le gaing
Ce grand Palais vouté ne seroit pas si plain,
Mais vuide demourroit, & ceste cour deserte
Ne se verroit que d'herbe & de mousse couuerte.

Voylà quels sont les salaires de ceux qui preferent le bien de la patrie au leur propre; & qui ne font iamais rien contre la Iustice, laquelle apres leur auoir dressé des trophées d'honneur, les faict viure eternellement en la bouche des hõmes.

FIN.



